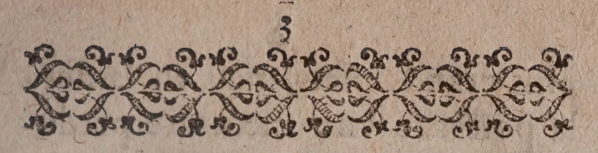
LA HARANGVE PARISIENNE AV Roy, touchant la tenue de ses Estats.

Par le sieur du PESCHIER.



M. DC. XIV.



LA HARANGVE

Parisienne faitte au Roy, touchant la tenue de ses Estats.

SIRE,

Combien que depuis quelque temps en ça la France ayt blesmy le visage, & semblé se reduire sous le ioug d'vne iuste crainte, neantmoins comme au plus grand conflict qui se trame dans les cœlestes bouleuers ce rencontre, vn pouuoir tout contraire à cest orage, ainsi parmy les plus vehementes ardeurs de la desobeissance, il s'est trouué vn Antidot de fidelité qui ayant pris son estre au seiour plus agreable de vostre Majesté, a voulu non seulement en tesmoigner les

plus grands effets, mais en laisser à la posterité vne memoire perdurable.

La Frãce, Sire, est le Ciel ou vous presidez souuerainemẽt, c'est le lieu qui vous est dõné pour le prix plus excellent que l'on sçauroit desirer au reste de l'vniuers, de sorte que tout ainsi que ceste couronne faict voir l'eminence de vostre Maiesté, ainsi entre tous ceux qui ne peuuẽt se qualifier autres que vos subiets, le cœur de vos plus fidelles a banny les intimidations qui le faisoit pantheler pour paruenir au souhaitté haure de la constance.

C'est Paris, Sire, qui fait ses vœux & ses protestations, c'est ceste ville qui comme vne vnique Arthemise veut enseuelir dedans son estomac ses regrets, pour faire par apres son marchepied des vagues de la tra-

hison : car si sa bonnace trop recogneuë des partisans de l'infidelité a laissé glisser quelque serpent de malueillance, c'est auiourd'huy qu'elle veut escrazer son venin & sa malice, pour en tenant vostre estat à l'abry de la diuision, rendre son bras le messager des iustes desseins de vostre ame.

Ie crois, grand Roy, que comme ces vœux sont d'humilité & de courage, que vostre Majesté les tiendra pour vne hostie toute de zele & d'affection, non tant pour s'en seruir comme necessaires, mais comme suiuant la mesme piste que la nature leur a donné: le feu Roy vostre pere, que Dieu absolue les a tousiours cogneu pareils, si bien que nous recognoissans sans feintise, il nous a serui de pere de famille sallariãt nostre obeissance aux des-

pens de sa propre vie. Vous estes, Sire, son fils & son successeur, vostre front porte la marque de ses vertus, vostre ame est le seiour ou elles resident, de sorte que si d'vn bon tyge les cions sont tousiours fructueux, ce nous est auiourd'hui vne esperance de rauor nos esprits en la contemplation de vos faicts illustres, qui ont aussi tost pris leur naissance que vous né, & qui ont aussi tost monstré leur vtilité, que vostre presence salutaire.

Dieu vous a donné la grace d'auoir atteint l'aage de maiorité, vos Parlemens en ont rendu le tesmoignage, & vostre peuple par vn concert tout vnanime en a chanté les accords d'esiouyssance: C'est pourquoy puisque l'Estat des choses à son cours de la façon, & que tout

vos ſubiets ne reſpirent que d'eſtre guides ſoubs l'Azil de voſtre prouidence, ayez eſgard, Sire, en ceſte tenue de vos Eſtats generaux, non aux particulieres paſſions de la pluſpart qui y preſtent leurs voix par indiuis, mais à la neceſſité publique, qui s'eſt tellement alteree depuis quelques annees en ça, ſous le faix des mauuais aduis donnez à vos predeceſſeurs, que s'il n'y eſt remedié, la France ſera vn Cahos de miſere ou il n'y aura plus d'eſpoir de conſolation.

L'on iuge, Sire, de l'euenement de toutes choſes par leurs principes & commencemens, & pluſtoſt és choſes de grande importance que aux plus petites; & s'il eſt ainſi comme dit Platon, que les plus grandes natures, nagent volontiers entre les ſources du bien & du mal, &

que rien ne les exempte du dommage que l'habitude, vous auez, Sire, dequoy à present exercer vostre esprit diuinisé pour le reduire au souhait de vos fidelles. Ce n'est point que l'on doubte de vos iustes intentions, mais c'est l'ardente affection de vostre peuple, qui le pousse de vous voir esleué pardessus tous les monarques de la terre, comme desia vous en tenez le sentier & la piste, à l'imitation du grand Alexandre peu apres la mort de son pere Philippes de Macedoine.

Toutesfois ce personnage commença son regne par la guerre, enuieux de dominer tout l'vniuers, & vous, Sire, vous l'auez commencé par vne paix, qui sortoit des flancs de la guerre, mesme par la mort deplorable du feu Roy; Et ce qui donne d'au-

d'autant plus de zele à la France, de ioye & de consolation, c'est qu'en singlant sur la mer des diuersitez, vous auez conduict le vaisseau au port desiré, ou chacun pour le iourd'huy doit rendre compte de son voyage.

Ce port sont les Estats que vostre Majesté a conuocquéz, c'est celuy ou desirent encrer vos plus fidelles, & où aussi vos infidelles s'efforceront tant qu'ils pourront à ramer à contrerent, les vns afin de reduire l'Eglise sous le ioug du liberal arbitre, & les esmolumés d'icelle sur le registre des parties cazuelles, les autres a rendre les nobles roturiers par leurs astuces & noualitez, & les autres à contraindre le pauure peuple à rechercher la source & l'origine de l'impossible: Toutesfois, Sire, ceste assemblee

n'eſtant que l'vnion des membres dont vous eſtes le Corps & le chef, & veu qu'iceux ne peuuent agir qu'en qualité de cauſes ſecondes, l'on bannira la crainte de la bleſſeure pour l'aſſeurance que l'on à du remede preparé : C'eſt pourquoy voſtre ville de Paris, comme le cœur de voſtre Royaume, oze bien ſe plaindre à voſtre Majeſté des douleurs qu'elle ſupporte, des incommodiez qu'elle reçoit, & des abus qu'elle voit gliſſer par la licence du temps & par la corruption des mœurs: Ce qu'elle voudroit preſque paſſer ſous ſilence, n'eſtoit qu'elle voit voſtre diſpoſition viſer au remede ſouuerain pour remettre toutes choſes en l'eſtat de leur premiere eſſence.

Voila, Sire, ſes raiſons pour leſquelles elle implore maintenant

voſtre iuſtice, voyla ce qui l'a meu de flechir le genouil aux pieds de voſtre Maieſté pour la regarder d'vn œil affable, & punir les inuenteurs de ſon dommage; ce que voſtre Majeſté euſt deſia faict, n'eſtoit ceſte grande Clemence, dont vous eſtes heritier du pere, qui ſert de reſnes à vos deſſeins : Neantmoins Sire, quoy que le paſſé ayt eu ſon cours, que les paſſions ayent eu leur regne, & que la licence ayt vogué à plein voile, en pleine mer, & que le bureau de vos eſtats generaux eſt à preſent ouuert tant pour y receuoir les plaintes de voſtre peuple, qu'y reſoudre leur neceſſaire, faites en ſorte, que l'Egliſe ſoit maintenue en ſes grades & dignitez, que les abus de quelques miniſtres d'icelle ſoient reformez, que la Nobleſſe tienne ſon rang, qu'elle ſoit

honoree & respectee tant qu'elle aura en singuliere recommendation son debuoir enuers vostre Majesté, & son affectió enuers le peuple, que le peuple soit aussi maintenu en paix, & soulagé des subsides extraordinaires desquels vostre Majesté n'est secourue, & pour lesquels il souffre d'extremes necessitez : par ces trois points l'Estat peut fleurir & prosperer, & par ces trois il peut tomber en decadance, car s'il est question de considerer combien il est vtile que l'Eglise soit maintenue en ses prerogatiues, & d'instaler en icelle gens capables & pieux, l'on recognoistra euidemment quel en est le lucre & le proffict, ce qui se doit veoir en personne du Roy Clouis, qui ayant quitté ses affections particulieres pour se renger du costé de la diuinité, au lieu de

combattre en crainte ses ennemis, comme il auoit de coustume, son espee seule sous la conduitte de sa foy, trauailloit seule pour ses victoires.

Pour ce qui est de la Noblesse, l'enfant puisné de vostre Louure ne faisant d'autre acte que du debuoir, il est raisonnable de luy donner le salaire & le prix de son merite.

Quand à ce qui concerne le peuple, s'il est inquieté par les diuisions intemperees de quelques mutins, ennemis du repos public, il faut dire adieu au comerce & au negoce; n'esperer plus rien des familles que pauureté, de la iustice qu'iniustice, bref en vn mot croirs du tout que l'estat des choses tombera en telle corruptionqu'il n'y aura non plus

de remede, qu'au membre ou la cangrene s'est engendree: Que si aussi vostre Maiesté, Sire, preuoit (ainsi que chacun espere) au reglement de ces affaires, auant que de proceder à la closture de leur compte general, desia tous les siecles sont presque passez, mais vous ferez renaistre le premier, qui donnant repos à vostre peuple, agrandira de iour en iour vostre Couronne, & luy donnera le tiltre de l'infiny.